

L'INDEX

Volume 4 no 2

Avril 1992

Édition: L'Association du personnel des services documentaires scolaires

Direction: Yves Léveillé

L'INDEX: bulletin d'information de l'Association du personnel des services documentaires scolaires *La reproduction des textes est autorisée avec mention de la source.

Sommaire

- **Éditorial: Mais, quelle combinaison gagnante?**
 - Vive l'Index!
- Les bibliothèques scolaires, d'hier à demain
 - Participer ou attendre?
 - «Réussir à l'école...Moi, j'y tiens!»
 - La formation en lecture
 - Pitié pour les bibliothèques scolaires!

Éditorial: Mais, quelle combinaison gagnante?

Le thème retenu pour notre deuxième congrès du printemps 1992, **Le partenariat, ma combinaison gagnante**, a suscité quelques réactions. Certains responsables de bibliothèques ont trouvé ce thème audacieux. Quelques autres personnes, et aussi des agents d'éducation de toutes les catégories, ont qualifié le thème de prétentieux. Parmi ceux et celles qui ont vu de l'audace, j'ai perçu une pointe d'inquiétude mais surtout le désir de risquer, de foncer, d'investir, d'aller de l'avant. Parmi les personnes qui nous ont traité de prétentieux, j'ai senti un reproche de l'audace qui nous anime et une certaine résistance à l'idée du partenariat. Dans leurs propos, j'ai surtout compris une profonde incompréhension du rôle de la bibliothèque dans la formation de l'élève et de l'intention du personnel spécialiste de la documentation de développer ou d'améliorer le partenariat avec le personnel enseignant et les conseillers pédagogiques dans l'action éducative. Vous vous en souvenez peut-être, j'ai déjà proposé de développer cette approche sous l'angle de **la complicité éducative** (Index, Vol. 3, no 1, janvier 1991).

Nous faire traiter d'audacieux me fait «un p'tit velours». Nous faire traiter de prétentieux, non vraiment, je ne marche pas. Regarder en avant, prendre l'initiative n'a

rien de prétentieux. C'est seulement un peu énervant et ça demande beaucoup d'énergie et de conviction car il s'agit d'**investir dans ses réussites plutôt que de larmoyer sur ses difficultés ou ses échecs**.

Être partenaire et développer sa combinaison gagnante est un objectif raisonnable et réalisable. L'intention est de développer **une attitude positive** dans l'exercice de sa profession. Les gens de l'ENAP résument cet état d'esprit dans l'expression «**être pro-actif**». Notre collègue Jocelyne Dion de Ste-Thérèse propose «**d'être offensif**» comme au hockey. Le thème du congrès peut aussi être compris comme une stratégie d'affirmation à la fois individuelle et collective.

Au plan individuel, développer sa combinaison gagnante cela veut dire: s'affirmer et s'identifier, à la mesure de ses compétences et de sa spécialisation, comme un partenaire de l'activité éducative dans l'école; accepter d'avoir de l'influence auprès du personnel enseignant, des conseillers pédagogiques et de la direction; prendre sa place dans l'équipe-école; innover dans son milieu, se rendre important et même essentiel dans la formation et la réussite des élèves; se faire confiance et refuser d'être considéré comme un interlocuteur de seconde zone. C'est se faire valoir auprès des autorités comme un interlocuteur fiable, représentatif, crédible. Finalement, c'est accepter de risquer de foncer en avant plutôt que de regarder à côté ou de s'accrocher en arrière.

Au plan collectif, développer sa combinaison gagnante appelle à se regrouper autour d'un idéal, un but professionnel dans le milieu de l'éducation. C'est développer un sentiment d'identité et d'appartenance à la cause de la bibliothèque, ou du centre de ressources documentaires, vue comme un outil pédagogique et de formation de première importance. C'est aussi se sortir de son isolement humain et professionnel en établissant des liens avec des collègues du domaine, dans son milieu immédiat, régional et national. Cette perspective gagnante amène à contribuer à l'amélioration de la qualité de la vie professionnelle, à partager ses réussites, à accepter d'être un chef de file.

Ouf, quel programme! Cette proposition n'est pas un jeu de poker. Formuler sa combinaison gagnante ne doit pas être le fait du hasard. Au contraire, il s'agit de prendre une initiative calculée et réfléchie et de la réaliser dans une planification lucide, inspirée par des choix et des stratégies d'action en vue de gagner l'autorité et la confiance nécessaires pour agir efficacement. Dans ce sens, l'adhésion de tous les spécialistes de la documentation à la proposition du document d'orientation **La bibliothèque scolaire: Mission et objectifs**, publié par l'APSDS l'automne dernier, est une façon de formuler une combinaison gagnante assez solide pour améliorer le présent d'une part, et, d'autre part, garantir l'avenir du rayonnement de la bibliothèque et du personnel qui y travaille.

Yves Léveillé

Vive l'INDEX!

Au mois de mars 1989, il y a maintenant trois ans, paraissait le premier numéro du bulletin d'information, **L'Index**, de l'Association. À cette occasion, j'écrivais: «Le premier bulletin est d'une facture sobre, à la limite des moyens dont nous disposons actuellement... et il n'y a pas de limite prévue pour sa croissance de même que pour l'imagination dont vous pouvez faire preuve. Les pages du bulletin sont ouvertes à toutes et à tous. Faites connaître vos opinions, vos réalisations, vos besoins, vos espoirs, vos frustrations. L'Index est le bulletin de ses membres. Son dynamisme sera à la mesure de la participation de ses membres...».

L'Index a en effet grandi tant au plan du contenu qu'à celui de la présentation matérielle. Le premier numéro avait quatre pages; le quatorzième numéro que voici contient seize pages.

Une association grandit, se développe et assure son avenir dans la mesure où la relève se manifeste et qu'elle accepte de poursuivre le travail commencé. Dans ce sens, le moment est venu pour moi de confier la direction de l'Index à quelqu'un qui a le désir de la faire grandir encore. Je remets donc l'avenir du bulletin de l'Association entre les mains de Yvon Joubert, bibliothécaire depuis 18 ans à l'école secondaire Polybel. Je suis assuré qu'il s'acquittera de cette responsabilité avec enthousiasme et compétence.

Je profite de cette occasion pour remercier toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation et au succès de l'Index au cours des trois dernières années. J'adresse un grand merci tout à fait spécial au secrétaire de l'Association, Réal Gaudet, son épouse Johanne et leurs trois enfants Sandrine, Mathieu et Audrey pour leur fidélité dans la mise en enveloppe, le timbrage et l'expédition du bulletin dans les délais prévus.

Je vous invite donc à collaborer étroitement avec le nouveau directeur de l'Index à qui j'assure tout mon appui et souhaite toute la réussite possible.

Yves Léveillé

Les bibliothèques scolaires, d'hier à demain

Au moment où se tient le deuxième congrès de l'Association du personnel des services

documentaires scolaires, il serait bon, me semble-t-il, de faire brièvement le point sur la situation des bibliothèques québécoises. Le faire avec une certaine lucidité, sans verser dans les lamentations, ni prendre ses désirs pour des réalités.

Il faut d'abord noter que l'histoire des bibliothèques au Québec est plutôt récente. Oublions des cas isolés comme celui de la bibliothèque de l'Institut canadien qui s'est valu l'anathème du clergé de l'époque. Oublions aussi les bibliothèques des collèges classiques qui ont toutefois permis à des milliers de Québécois de lire les classiques qui n'étaient pas à l'index. Oublions aussi que le milieu anglophone québécois s'est doté de belles bibliothèques.

L'histoire des bibliothèques scolaires commence véritablement avec le Rapport Parent qui est à l'origine des centres de documentation des écoles secondaires. Pendant ce temps, combien de petites villes n'ont pas encore de bibliothèques? Combien d'écoles primaires ne possèdent pas une véritable bibliothèque? Il y a maintenant beaucoup trop de bibliothèques scolaires où la moyenne des documents est de vingt ans. C'est à croire que nous sommes sous le signe de la rareté documentaire et de la pauvreté intellectuelle.

Cela s'explique. Au fond, il faut bien se rendre compte que la société québécoise ne considère pas la lecture et la culture comme une nécessité. Avons-nous cessé de prendre les intellectuels, les artistes et les lecteurs pour des individus suspects? Maurice Duplessis incarnait bien cette mentalité en disant que «la culture, c'est comme le boisson, il y en a qui ne porte pas ça!»

Heureusement, la révolution tranquille a engendré une réforme de l'éducation et la création d'une bibliothèque dans chaque école polyvalente; près de quinze ans plus tard, le ministère des Affaires culturelles lançait une vaste opération pour doter chaque municipalité d'une bibliothèque convenable.

À la fin des années soixante, les écoles secondaires montaient un peu à la hâte leur bibliothèque. Les budgets étaient imposants, le personnel, nombreux. Vingt ans après, on découvre qu'il faut élaguer plus de la moitié de la collection qui n'a d'ailleurs été que peu utilisée.

Entretemps, les programmes scolaires ont été modifiés, le personnel a drastiquement diminué en nombre et le budget a fondu au soleil des restrictions budgétaires. Force nous est de constater que nous ne sommes guère plus avancés. Faute d'administrateurs qui croient véritablement au rôle et à la formation pédagogique que peut jouer une bibliothèque, il n'y a pas véritablement de mouvement général pour doter chaque école de ce milieu pédagogique.

Il y a toutefois des efforts de redressement que l'on devrait souligner; il y a, de plus en plus, une concertation dans le milieu qui devrait déboucher sur de meilleures bibliothèques, sur une plus grande utilisation pédagogique de la documentation et sur un effort pour que les élèves aient un accès plus grand et plus formateur à la culture d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs.

On sent, me semble-t-il, que le vent tourne lentement en faveur des bibliothèques scolaires. Ce n'est pas un grand vent qui balaie tout sur son passage, mais une certaine sympathie ou une compréhension du rôle que peut (ou devrait) jouer la documentation dans la formation fondamentale et culturelle des élèves.

Je note avec plaisir que, dans certaines écoles et Commissions scolaires, il existe un plan de développement qui ressemble souvent à un plan de redressement puisque la collection est souvent vieillote et donc peu utilisée. Ailleurs, l'informatique a remplacé le fichier et le prêt à la mitaine. Le rapport du Comité d'étude sur les bibliothèques scolaires (le Rapport Bouchard) n'est pas étranger à ce nouveau départ. L'effort de chacun de vous, non plus.

Il reste beaucoup à faire. Il reste surtout à convaincre le ministère de l'Éducation de prendre position sur la bibliothèque comme il l'a fait pour l'évaluation et pour les élèves handicapés. Il nous reste, à nous, de montrer l'importance et le rôle d'une bibliothèque. Convenons-en, le défi est de taille parce qu'il y a tellement de gens à convaincre; qu'importe, nous n'avons qu'à le faire, à nous rendre plus visible, à montrer que la documentation fait partie, sous divers aspects, de la formation intégrale de tous les élèves.

Jean-Yves Théberge, président

Participer ou attendre?

Participer est un acte complexe et fondamental. Dans un contexte où tout un chacun dénonce l'état lamentable de nos bibliothèques scolaires, nous devons nous interroger sur l'**attentisme** dans notre milieu. C'est un boulet que nous traînons depuis trop longtemps. Nous pouvons nous libérer, mais nous devons réagir devant cette incurie qui menace la bibliothèque scolaire.

Si certains se gargarisent du rôle exclusif de la bibliothèque publique pour la lecture; nous, nous entendons d'autres sons de cloche plus optimistes: On parle de «**mission et de priorité pédagogique**». Et encore. On sonne l'alerte. «**Le partenariat: ma combinaison gagnante!**» C'est un excellent moyen de nous rendre visibles, d'être

présents et entendus. Mais comment le faire?

D'abord, en étant attentifs aux besoins particuliers de son milieu. Ensuite, il faut y croire vraiment à cette idée de partage et y consacrer un peu de son précieux temps. Puis, il nous faut l'étincelle, soit une personne qui prend l'initiative d'animer son milieu et sa région.

L'INDEX a besoin de l'étincelle de chaque région pour mettre en place un comité de rédaction. Nous voulons témoigner **de vos actions et de vos réussites** par un rayonnement qui sera à votre image.

Oui, en effet, c'est bien un "**S.O.S.**" de participation; mais nous faisons le rêve que plusieurs membres répondront à l'appel. Rien de moins. Cela dit, nous vous invitons à lire une fable moderne, d'un auteur inconnu; peut-être y trouverez-vous l'étincelle recherchée...

«Aucun ne collabore... Tous veulent partager.»

Il était une fois une petite poule rouge qui grattait dans la cour de la ferme. Ayant découvert quelques grains de blé, elle appela ses voisins et leur dit:

Si je sème ce blé, nous aurons du pain à manger. - Qui m'aidera à le semer? - Pas moi, dit la vache. - Ni moi, dit le canard. - Ni moi, dit le cochon. - Ni moi non plus, dit l'oie. - Alors je le ferai seule, dit la petite poule rouge. Et elle le fit.

Le blé poussa et mûrit, donnant de beaux grains dorés.

- Qui m'aidera à moissonner le blé? demanda la petite poule rouge. - Pas moi, dit le canard. - Ce n'est pas ma tâche, dit le cochon. - Je perdrais mes avantages, dit la vache. - Et mon assurance-chômage, dit l'oie. - Alors, ce sera moi, dit la petite poule rouge. Et elle le fit.

Enfin arriva le moment de faire cuire le pain.

- Qui m'aidera à cuire le pain? demanda la petite poule rouge. - Pas de surtemps, dit la vache. - Et mon bien-être social? dit le canard. - Je n'ai jamais appris comment faire, dit le cochon. - Si je suis la seule aide c'est de la discrimination, dit l'oie. - Alors, ce sera moi, dit la petite poule rouge. Et elle le fit.

Elle fit cuire cinq miches de pain et les montra à ses voisins.

Tous en voulurent et, en fait, exigèrent d'en avoir une partie. Mais la petite poule rouge

leur dit: - Non, je mangerai ces cinq pains moi-même. - Profits excessifs! meugla la vache. - Sangsue de capitaliste! s'exclamèrent les autres en lui criant des obscénités.

Lorsque le coq arriva, il dit à la petite poule rouge: - Il ne faut pas tout accaparer. - Mais ce pain, je l'ai gagné, dit la petite poule rouge. - C'est bien ça, dit le coq. N'importe qui à la ferme peut gagner autant qu'il veut; mais, d'après les règlements de notre société moderne, les travailleurs productifs doivent partager le fruit de leur travail avec les oisifs.

À partir de ce jour, ils vécurent heureux, y compris la petite poule rouge qui caquetait en souriant:

- Je suis reconnaissante... Je suis reconnaissante...

Mais ses voisins se demandèrent pourquoi elle ne fit plus jamais de pain.

- En 1999, le texte de cette petite fable nous interpelle dans notre action et notre participation à la vie de notre Association. Mais la vie nous réserve parfois de belles surprises! Et c'est par là qu'elle est belle, souriante: elle nous fait rencontrer des êtres privilégiés. Des personnes toutes d'intuition, de bonté, de délicatesse, attentives par-dessus tout à la beauté qui les entoure, qui ont le don d'émerveillement et qui n'ont de cesse qu'elles n'aient communiqué aux autres leur joie de connaître, leur joie de lire et d'écrire. Vous êtes sûrement de celles-là!

Cordiales salutations et bonne participation!

Yvon Joubert

«Réussir à l'école... Moi, j'y tiens!»

Dans son message aux parents de nos élèves, la présidente de la CEQ, Lorraine Pagé, écrivait: «Depuis plus d'un an, le personnel de l'éducation a recherché des solutions concrètes au problème de l'échec et de l'abandon scolaire. La *Centrale de l'enseignement du Québec* (CEQ) a contribué à faire de cette question une priorité scolaire. À l'automne, le ministre de l'Éducation a entrepris une vaste consultation sur le projet. Des milliers d'enseignantes et d'enseignants, de professionnels, de personnel de soutien, de parents, de directions d'écoles y ont participé.

Nous nous sommes entendus sur les efforts à fournir et sur les mesures à prendre. Car il y a urgence. Plus d'un jeune sur trois n'obtient pas de diplôme d'études secondaires. Sans ce diplôme, il est désormais bien difficile de trouver un emploi. Ces jeunes qui

abandonnent ont la capacité de réussir, mais il faudrait que l'on donne à l'école les moyens de leur venir en aide et ce, dès l'éducation préscolaire et le primaire. Nous nous sommes engagés à lutter pour obtenir ces moyens qui font défaut à l'école québécoise.»...

Un de ces moyens est l'amélioration des services personnalisés à l'élève tels les services documentaires. Il est temps que l'école change pour motiver les jeunes à l'étude et à la lecture. Pour ce faire, la bibliothèque scolaire doit pouvoir remplir adéquatement **son rôle d'informer et d'éduquer**. En fait, elle doit devenir **une priorité pédagogique** à l'intérieur du projet éducatif de chaque école, au même titre que le respect des rythmes d'apprentissage.

Sommes-nous déterminés à faire ce qu'il faut pour convaincre nos administrateurs scolaires du sérieux de **la mission de la bibliothèque** en actualisant nos services par des actions concrètes d'animation pédagogique et de promotion des ressources documentaires en fonction des objectifs des programmes d'études?

Sommes-nous prêts à établir ce **partenariat éducatif** pour bâtir ensemble un programme d'exploitation de la bibliothèque ayant pour objectif de venir en aide aux jeunes dans leur démarche d'apprentissage?

À ce sujet, quel est notre **plan d'action** pour faire bouger les choses dans notre milieu?

«La réussite scolaire» pour nos jeunes doit nécessairement passer par une bibliothèque performante, capable de **réinventer le goût de lire**. Oui, la bibliothèque scolaire a certes un besoin pressant de l'appui de tous les intervenants dans l'éducation, mais elle a surtout besoin de notre action à dire et à faire les choses qui s'imposent.

«Quels pédagogues nous étions, quand nous n'avions pas le souci de la pédagogie!»
Daniel Pennac, dans *Comme un roman*, Gallimard.

La formation en lecture

La formation des lectrices et des lecteurs habiles et compétents est une intervention continue, à long terme, qui doit être comprise comme une **responsabilité professionnelle collective liée au choix d'éduquer et de former** que font les enseignantes, les enseignants et tous les agents d'éducation de l'école, y compris les bibliothécaires, les spécialistes en moyens et techniques d'enseignement, les techniciennes et les techniciens en documentation. Cette perspective m'amène à croire que former des lectrices et des lecteurs compétents n'est pas **un problème de**

scolarisation mais un problème d'éducation et de culture.

Donner aux élèves les connaissances de base pour décoder le langage écrit, soit le sens des mots, des phrases, la connaissance de la syntaxe, les rudiments de la langue n'est pas si compliqué que cela dans la majorité des cas. Par contre, faire en sorte que les élèves **sachent lire**, c'est-à-dire leur apprendre à donner du sens à un texte, à y investir leurs connaissances et leurs intentions de lecture est une entreprise continue de formation fondamentale à caractère universel.

La formation de lectrices et de lecteurs compétents est une entreprise d'éducation, une entreprise pédagogique qui concerne tout le monde, tout le temps. Il s'agit d'un processus continu dont la responsabilité incombe à toutes celles et ceux qui sont placés en situation d'enseignement ou de formation. En somme, **on n'arrête jamais d'apprendre à savoir lire**. C'est probablement la conviction la plus grande qu'il faut inculquer aux élèves. Au regard de la lecture, nous nous retrouvons un peu comme des parents. On sait à quel moment commence l'éducation des enfants, mais on ne sait pas vraiment à quel moment tout cela se termine.

Nous devons demeurer disponibles pour les accompagner, à un moment ou à un autre, dans l'apprentissage de la vie. C'est un rôle permanent. La bibliothèque est bien placée pour supporter ce rôle de permanence.

Former une lectrice ou un lecteur compétent c'est en quelque sorte amener un enfant à oublier qu'il a appris à lire afin que la lecture devienne pour elle ou pour lui **une activité régulière** aussi naturelle, normale ou essentielle que la respiration par exemple. Il ne faut pas perdre de vue que derrière l'acte de lire, il y a une lectrice ou un lecteur capable d'activité intellectuelle, spirituelle et émotive; qu'il y a une activité et une vie intérieure qui s'activent. Quand on se préoccupe de la lectrice ou du lecteur, on ne vérifie pas ce qu'il a lu, les genres et le nombre de titres, en combien de minutes par exemple. **On constate plutôt et on apprécie ce qu'il a appris et ce qu'il devient**. On a alors un regard d'éducateur, une appréciation de pédagogue, une attitude de formateur.

L'enseignant de physique doit apprendre aux élèves comment lire un ouvrage scientifique sur la physique, lequel est assez différent d'un roman ou d'un poème qu'on lit habituellement dans le cours de français. Il en va de même pour l'éducation physique, les mathématiques, les arts plastiques. Bref, pour toutes les matières: chaque enseignante ou enseignant doit **se préoccuper sérieusement de la formation de lectrices et de lecteurs efficaces** dans le domaine de sa spécialisation car il est celui qui possède la meilleure connaissance du contexte, lequel est un facteur primordial dans la compréhension en lecture parce qu'il permet de faire les inférences nécessaires à la compréhension.

Dans la réalité de la lecture, il émerge un autre paradoxe. Plus les technologies se développent, plus on est tenté de croire qu'on peut se passer de savoir lire. Or ce n'est pas le cas, les exigences du savoir lire augmentent au même rythme que le développement des technologies. Les praticiens de l'informatique, préoccupés d'éducation, constatent de plus en plus cette réalité.

Plusieurs enseignantes, enseignants et spécialistes de la documentation pensent que le fait de parler de livre ou de lecture suffit à intéresser les élèves, à les motiver à lire, à en faire des lecteurs. Cela n'est pas suffisant. Ce serait vraiment trop simple, car il suffirait tout simplement de lire sur le sommeil pour s'endormir gentiment.

Former des élèves lecteurs c'est aussi leur apprendre à lire les courbes, le mouvement, les proportions d'une sculpture; c'est leur apprendre à lire les lumières, la perspective, les contrastes d'une peinture ou d'une photographie. C'est leur apprendre à déclencher leur «machine à compréhension».

Il faut donc, au plan de l'entreprise de formation, après leur avoir appris à lire, apprendre aux enfants (et aussi à un bon nombre d'adultes) à devenir des lectrices et des lecteurs compétents qui comprennent, qui retiennent, qui investissent, qui pratiquent la lecture, qui sont confortables et habiles dans cette activité, qui aiment lire, qui y trouvent du plaisir et de la satisfaction. À cet égard, le personnel de la bibliothèque a un rôle majeur de soutien et d'encouragement à jouer auprès des élèves.

On ne peut pas parler de formation en lecture sans parler du plaisir. On a souvent tendance à présenter le plaisir de lire comme une panacée aux problèmes de l'apprentissage du savoir-lire, c'est-à-dire la compréhension. Il y a là, à mon sens, un dérapage qu'il faut éviter à tout prix. Pour avoir du plaisir, il faut connaître, il faut savoir, il faut être disponible. Alors le plaisir de lire repose avant tout sur un choix personnel basé sur la connaissance et aussi sur les nabilités ou les compétences possédées pour réaliser une activité. Le plaisir de lire devient donc un résultat avant d'être une prémisses. On n'éprouve jamais du plaisir pour palier à une carence, car une carence c'est une absence de savoir. Il faut se l'avouer, on peut lire sans pour autant y trouver un véritable plaisir. On peut vouloir satisfaire une curiosité, connaître d'autres choses; le plaisir relève d'abord de la connaissance. La lecture prend alors un sens plus fonctionnel. Il y a dans l'habitude de lire une fonction de lecture volontaire laquelle est étroitement liée à la solidité de la formation de base, à la qualité de ce qu'on appelle la culture générale.

Certes, la notion de plaisir, de satisfaction a sa place dans la pratique de la lecture. Cependant, on ne doit pas se cacher derrière elle et oublier toute la démarche de formation et d'apprentissage qui doit y conduire car **la compétence en lecture est un préalable au plaisir de lire.**

Yves Léveillé

Pitié pour les bibliothèques scolaires!

Dans «l'entrevue du lundi» du 6 janvier dernier avec monsieur Philippe Sauvageau, Martine Turenne relève des propos du Président-directeur général de la *Bibliothèque nationale du Québec* (BNQ) que l'on ne peut passer sous silence. Non pas tellement pour ce qu'il dit lui-même, mais parce que ce discours n'est pas nouveau et qu'il tend à dévaloriser la lecture, la bibliothèque scolaire et, du coup, l'école québécoise, elle qui a surtout besoin d'encouragement et d'appui si on veut qu'elle donne tous ses fruits.

Au moment où tout le monde dénonce l'état de nos bibliothèques publiques et scolaires, il est regrettable de noter que tant de gens connaissent si mal la mission et les objectifs de la bibliothèque dans une école primaire et secondaire. Les jeunes, curieux de nature, surtout au primaire, ne demandent pas mieux qu'on leur mette des livres, des tas de livres, sous le nez.

Dans cette entrevue avec monsieur Sauvageau, on consacre le tiers du texte au rôle de l'école face à la lecture, mais en le faisant sur un ton plutôt négatif. Il serait trop long de reprendre chacune des affirmations. Retenons d'abord une contradiction malheureuse. On lit: «Tandis que les étudiants de l'école privée se tapent quelques classiques, ceux de l'école publique s'auto-replient sur leur vécu. Un choix de société, constate Philippe Sauvageau. Est-ce tragique, scandaleux? S'il n'y avait pas d'écoles privées, je trouverais ça tragique, effectivement...». Il y a de quoi avoir un frisson dans le dos. Et plus loin, Martine Turenne écrit: «Mais si l'enseignant aboutit à ne pas savoir qui est Anne Hébert, ajoute-t-il, bien sûr qu'il trouve ça désastreux. Et qu'il est anormal que certains aient accès aux livres, et d'autres pas».

Que l'école publique ait des défauts, que le programme de français soit trop axé sur le vécu et pas assez sur l'écrit, la littérature et l'analyse de textes, nul ne contestera ces faits évidents. De là à nous laisser croire que l'école privée est la meilleure et que cela sauvera la civilisation québécoise...! Mais il faudrait être cohérent. Tout le monde devrait avoir accès à la littérature et à la culture comme outil de formation et comme loisir. Tout citoyen devrait pouvoir fréquenter une bibliothèque. D'autres pays l'ont compris bien avant nous. On l'a déjà dit: «la bibliothèque est l'université du peuple».

Je reviens aux réflexions de monsieur Sauvageau. D'entrée de jeu, il déclare: «C'est le rôle de la bibliothèque publique que de donner le goût de la lecture aux enfants. Ce n'est pas l'école qui va le faire». L'affirmation est un peu grosse. Dites-moi, qui a fait des collections québécoises de littérature pour la jeunesse un succès? Qui, sinon les

bibliothèques scolaires, ont donné le goût de cette littérature? Je ne nie pas que les bibliothèques publiques y ont contribué, mais les écoles ont fait leur large part; et c'est tant mieux.

Quant au goût de la lecture, on devrait pourtant savoir que, comme le goût du chocolat ou d'un travail bien fait, cela s'acquiert d'abord dans le milieu familial et que le goût ne s'enseigne pas mais se propage comme l'amour ou se transmet par contagion comme... le sida.

L'enfant qui arrive à l'école sans avoir jamais ouvert un vrai livre, qui lui en fera découvrir la richesse? Au moment où cet enfant apprend à décoder d'abord péniblement puis avec une facilité encourageante les signes noirs sur la feuille blanche, qui l'amène à y trouver un certain plaisir sinon son professeur?

Et si l'élève a la chance de fréquenter régulièrement la bibliothèque (de qualité j'espère, même si c'est plutôt rare) de son école, il y découvrira des trésors. Je pense ici à cet enfant de quatrième année qui lisait avec difficulté et ne voulait rien savoir des livres de fiction ou de bandes dessinées. La responsable de la bibliothèque, un parent bénévole, a fini par se rendre compte qu'il s'intéressait à l'espace. Depuis, il lit beaucoup et avec de plus en plus de facilité et de plaisir. Pourquoi sous-estimer le rôle de la bibliothèque scolaire au moment où les enfants curieux s'ouvrent à la connaissance et aux apprentissages? Parce qu'on ne sait pas vraiment ce que vient faire une bibliothèque dans une école.

De fait, la mission et les objectifs de la bibliothèque scolaire sont peu connus; et pourtant le rôle que peut jouer une vraie bibliothèque moderne dans la formation des élèves est vaste, riche, simple et complexe à la fois, mais indispensable.

Dans un document que publiait récemment l'*Association du personnel des services documentaires scolaires* (APSDS), on lit que la mission de la bibliothèque scolaire comprend deux volets: «être un environnement éducatif et culturel qui favorise le développement de la personne» et «offrir des ressources documentaires qui contribuent aux apprentissages et à l'enseignement selon l'ordre d'enseignement concerné». C'est tout un programme mais qui convient très bien à l'école primaire et secondaire.

Cela se traduit par quatre grands objectifs:

1. Participer au développement global et à la formation fondamentale de l'élève;
2. Être un lien culturel et éducatif face au patrimoine d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui;
3. Être une ressource pour l'enseignement en relation avec les programmes d'études;
4. Être un moyen d'apprentissage et de développement des habiletés d'information.

Cela mériterait un peu d'explications, je le sais fort bien, mais nous y reviendrons s'il le faut.

Si le ministère de l'Éducation et tous les administrateurs scolaires reconnaissaient véritablement toute l'importance d'une bibliothèque dans une école, si on plaçait dans chacune une bonne collection d'ouvrages récents et de qualité avec un minimum (je ne suis pas exigeant) de personnel compétent, on pourrait facilement noter l'augmentation des prêts, de la quantité et de la qualité de la lecture chez les jeunes. On le voit immédiatement dans les écoles où la bibliothèque a été redressée et renouvelée.

L'école n'est pas qu'une boîte à cours, elle est ou devrait être, aussi un lieu culturel. Certes l'école est, de par son rôle, synonyme d'apprentissage, de coercition pédagogique et d'obligation ou si vous voulez un mal nécessaire, mais faut-il ajouter, comme le fait monsieur Sauvageau, que «la lecture y est liée à un travail que vous devez faire. C'est épouvantable!» Non, ce n'est pas épouvantable, c'est tout à fait normal non seulement dans une période d'apprentissage comme l'est l'école, mais aussi toute la vie durant. Les connaissances exigées par les programmes scolaires contraignent souvent l'élève à lire des textes parfois exigeants, parfois faciles ou simplement rébarbatifs. C'est le cas en français, mais aussi en histoire ou en physique. Analyser une fable de La Fontaine, un poème de Jacques Brault ou même un problème de mathématiques demande de l'effort; cela n'entraîne pas nécessairement de la répugnance envers l'auteur ou envers l'objet d'étude.

Il est un point sur lequel je suis bien d'accord avec monsieur Sauvageau: En plus du milieu familial et en plus de la fréquentation de la bibliothèque scolaire, l'enfant doit apprendre le chemin de la bibliothèque publique. Si les parents ne lui ont pas montré ce chemin, il revient sans doute à l'école de faire le pont entre l'école (lieu d'apprentissage temporaire) et la bibliothèque publique (lieu d'éducation permanente). L'enfant y trouvera d'autres trésors et y amènera peut-être ses parents. Souhaitons-le.

Il reste beaucoup à faire pour que s'assoient à la même table les responsables des bibliothèques publiques et ceux des bibliothèques scolaires. Et pourtant, voilà une urgence puisque nous avons «le pire réseau de bibliothèques d'Amérique». Hélas, c'est vrai. Encore faudrait-il que les quelques personnes qui croient vraiment à l'importance des bibliothèques scolaires et publiques se concertent pour que cesse cette situation humiliante.

Je voudrais, enfin, relever une affirmation qui traîne depuis quelques années, que l'on entend trop souvent et qui m'agace beaucoup. Il est faux de ne relier la lecture qu'à la notion de plaisir ou de loisir, comme le dit et le répète monsieur Sauvageau. Lire, c'est souvent autre chose qu'un loisir. Ce peut être défricher le manuel qui explique le fonctionnement d'un logiciel, débrouiller les renseignements mal traduits d'un appareil

importé de Taïwan ou de Toronto, goûter un poème en le lisant plusieurs fois, suivre avec attention l'argumentation d'un essayiste ou rigoler avec une bande dessinée. Il ne faut confondre les niveaux de lecture, ni les genres de lecture. Lire entre les lignes c'est lire deux fois.

Lire, ce n'est pas que tuer le temps en rêvant entre les pages d'une belle histoire comme on en trouve dans les romans à succès. Lire, c'est surtout apprendre, se documenter, tenter de comprendre qui nous sommes entre le berceau et la tombe, mais aussi de deviner le sens de ce qui nous entoure.

Il est presque scandaleux que le Président-directeur général de la *Bibliothèque nationale du Québec* dise: «Pourquoi lire les grandes oeuvres de l'humanité? On peut lire du québécois, on peut lire n'importe quoi! C'est toujours de la lecture! Les journaux, les périodiques, les revues, c'est de la lecture!» Que diable, il a oublié *Allo-Police!* Je dis cela en sachant fort bien qu'il faut lire de tout, oeuvres d'ici et d'ailleurs, mais surtout pas «n'importe quoi».

Donnons plutôt la chance aux élèves d'aujourd'hui de fréquenter les auteurs, les grands et les autres, ceux d'aujourd'hui et d'hier, les faciles à lire comme les plus difficiles. Le goût viendra par surcroît, la culture aussi.

À ce propos, il est triste de noter que le ministère de l'Éducation n'a pas de politique en matière de bibliothèque alors qu'il l'a fait pour de multiples dossiers comme, par exemple, l'évaluation et l'informatique. Le rapport Bouchard a pourtant clairement recommandé en 1989 «que le ministère de l'Éducation énonce une politique relative au développement de la bibliothèque scolaire».

Suite à la publication de ce rapport, quelques écoles ont redressé leur bibliothèque, mais cela n'est pas suffisant. Il faudrait que toutes les écoles du Québec aient une bibliothèque décente avec un programme d'utilisation pédagogique de la documentation.

Si cela pouvait se faire en concertation avec tous les intervenants, il est sûr que les analphabètes seraient moins nombreux, que le niveau culturel de la population serait plus élevé, que toutes les bibliothèques publiques seraient beaucoup plus utilisées et que la *Bibliothèque nationale du Québec* (BNQ) serait sans aucun doute plus fréquentée. Espérons-le.

Jean-Yves Théberge, président

*Ce texte a déjà été publié dans *Le Devoir* du 29 janvier 1992.